

guillaume greff 26



EXPOSITIONS

2026	La Maison des Feuilles, Wolfskirchen.
2025	LA SENTE, Konschthal Esch, Luxembourg.
2024	LUPINA, Galerie Schumm-Braunstein, Paris.
2023	LA SENTE, Dévaler 01, Sainte-Marie-aux-Mines. LA SENTE, Sur les bords du monde : férales, fières et farouches, FRAC Alsace.
2022	LA LIGNE CLAIRE, Maison Robert Schuman, Scy-Chazelles. LA LIGNE CLAIRE, Ministère de la culture, Saarbrücken, Allemagne.
2018	LUPINA, La Filature, Mulhouse. LUPINA, Galerie Octave Cowbell, Metz.
2017	LUPINA, Kunsthau Baselland, Bâle, Suisse. LUPINA, Kunsthalle Palazzo, Liestal, Suisse. LUPINA, Krome Gallery, Luxembourg. DEAD CITIES, Paysages français, Bibliothèque Nationale de France, Paris. DEAD CITIES, FABRIKculture, Hegenheim.
2016	DEAD CITIES, Rurart, Centre d'art contemporain, Rouille. LE RHIN, Villa Perochon, Niort. LE RHIN, Institut français de Milan, Italie LE RHIN, Pavillon Carré de Baudouin, Paris.
2015	LE RHIN, Centre National de l'Audiovisuel, Dudelange, Luxembourg. DEAD CITIES, Triennale Photographie et Architecture, La Cambre, Bruxelles.

AIDES & BOURSES

2024	Aide individuelle à la création, DRAC Grand Est.
2021	La Ligne Claire, Département de la Moselle & Land de Sarre (DE).
2020	Aide à la création photographique documentaire contemporaine,
2018	CNAP.
2017	Aide aux outils de promotion, Région Grand Est.
2014	Aide individuelle à la création, DRAC Grand Est.
2012	Aide individuelle à l'aménagement, DRAC Alsace.
2011	Aide à la création photographique documentaire contemporaine, CNAP.

Guillaume Greff est né en Lorraine, il vit et travaille à Ranrupt [67]. Issu d'une formation universitaire en arts plastiques, sa pratique s'inscrit dans une réflexion sur les modes de représentation du paysage, envisagé comme un espace de projection. Dans ses premiers travaux, il interroge les processus d'anthropisation du territoire, les régimes de visibilité et les tensions entre fiction, document et expérience du réel.

En 2011, il bénéficie du soutien du CNAP [aide à la création photographique documentaire contemporaine] pour *Dead Cities*, un projet explorant les ambiguïtés entre simulation et réalité à travers l'espace de Joeffre-court, pseudo-ville du CENZUB de l'armée française. Cette série engage une lecture critique des dispositifs de fabrication du paysage et des imaginaires politiques qui les sous-tendent. En 2012, il développe une approche de terrain le long du Rhin, appréhendé comme structure géographique, historique et symbolique conditionnant les formes d'occupation humaine.

Son parcours est ponctué de différents contextes de recherche. Notamment lors de résidences en Finlande et en Norvège, qui alimentent une pratique attentive. Avec *Lupina*, issu de voyages dans des territoires marqués par des relations singulières entre nature et présence humaine, il élabore ainsi des narrations ouvertes où se croisent indices, traces et constructions mentales du paysage.

À partir de 2018, sa démarche intègre plus explicitement une dimension de terrain et de protocoles d'observation hérités de sa pratique naturaliste. Le paysage devient alors un espace d'enquête, traversé par les logiques du vivant, de la disparition et de la cohabitation interspécifique. En 2020, son projet *La Sente*, consacré au pistage du loup et du lynx, est soutenu par le CNAP, prolongeant ses recherches vers une esthétique de la trace, de l'empreinte et de l'invisible.

Parallèlement à son travail artistique, Guillaume Greff participe aux dispositifs de suivi des grands carnivores dans le massif vosgien, engageant un dialogue entre pratiques scientifiques, expérience sensible et production d'images.

Avril 2019, le port de Dalvik est désert. Au loin, le ferry de retour de Hrisey croise un groupe de touristes prenant le large dans l'espoir d'apercevoir des baleines. Les montagnes bordant l'Eyjafjörður sont uniformément recouvertes de neige. Des Fulmars boréaux tracent leurs lignes dans le ciel, deux Plongeurs catmarins croisent au-dessus de moi en direction des petits étangs à l'entrée de la vallée. Les plaintes gutturales d'un groupe d'Eiders à duvet posent mon regard sur l'eau huileuse de l'embarcadère. Un pick-up RAM arrive à toute allure sur le parking. Deux hommes âgés d'une trentaine d'années en sortent et s'empressent de décharger leur matériel de pêche.

Je quitte le port. Le dégel rapide des derniers jours dévoile les assauts de l'hiver subi par la route. Je remonte Hafnabraud pour prendre un café chez Gisli à l'entrée de la ville. J'ai rendez-vous avec Lilja qui doit me donner quelques conseils pour mes projets de randonnées. Il fait chaud pour la saison et la terrasse est déjà occupée par un groupe de skieurs américains venus faire de l'héliski. La neige est tellement molle qu'il est impossible de la skier aujourd'hui. À l'intérieur quelques locaux déjeunent d'une soupe de poisson. Je vais à l'étage et m'installe près de la fenêtre qui donne sur la montagne. Mon regard est attiré par un journal posé sur la table voisine. La une du journal présente une photographie énigmatique que je n'arrive pas à identifier. Je le saisis. Le journal date du 29 mars. L'image réalisée au téléphone portable représente un fragment de paysage ; probablement une zone proche du littoral. La photographie est très dégradée, la personne qui l'a réalisé a zoomé sur son écran pour atteindre quelque chose. J'arrive à mettre en relation les pixels et à identifier un oiseau posé sur une petite motte de terre ; il s'agit d'un Pluvier doré. Trois mots trônent au-dessus de la photographie : Lóan er komin ; le pluvier est arrivé.

Lilja me rejoint pour seulement quelques minutes, car elle reprend le travail à midi et elle est déjà en retard. Elle me renseigne sur les dernières routes dégagées dans le nord de la péninsule tout en buvant son café. Elle me recommande également de prendre une journée pour faire une randonnée à partir de Svarfaðardalur pour atteindre une crête d'où l'on peut voir le fjord voisin, le Skagafjörður. Elle me dit y être allée la semaine dernière et avoir observé un Faucon gerfaut tuer une Oie à bec court en plein vol. Avant de partir, je lui demande des explications en lui montrant la une du Morgunblaðid. Lilja m'explique qu'en Islande les gens survivent à l'hiver parce qu'ils attendent le printemps et le retour de la lumière. Et, que c'est le Pluvier doré qui leur annonce ce retour. Ainsi sa première observation fin mars est célébrée comme une libération par tout le pays. La nouvelle fait la une des journaux et on en parle à la radio et à la télévision. De retour en France quelques jours plus tard, je reçois un mail de Lilja avec la traduction du court article :

« Il y avait trois pluviers, mais je n'en ai photographié qu'un seul, raconte Hjördís Davíðsdóttir. Elle précise que la photographie a été prise hier à Stokkseyrrfjörður dans le sud de l'Islande. Hjördís dit qu'elle a été très heureuse de faire cette observation après toutes les mauvaises nouvelles des dernières semaines, il y avait enfin une lueur d'espoir. Maintenant, le printemps pouvait arriver ! Hjördís fait référence à la nouvelle de la faillite de la compagnie aérienne WOW air et aux licenciements qui en ont résulté. Le journal précise que l'année passée le premier Pluvier doré a également été vu pour la première fois le 28 mars.

Le journal continue en expliquant que le pluvier est depuis longtemps considéré comme l'un des principaux signes de l'arrivée du printemps en Islande. »



la sente



SANS TITRE / 2021 / LA SENTE

« En février 2019 lors d'une sortie en montagne, mes skis se sont arrêtés devant le cadavre d'un chevreuil qui, pendant la nuit s'était fait prédater par un loup. J'ai été fasciné par ce retour spectaculaire du sauvage dans le massif vosgien. Dès lors, je me suis mis en tête de le chercher.» Pister c'est trouver des choses absentes, c'est lire le paysage, c'est se rendre accessible c'est chercher, sentir. La Sente est un projet sur cette pratique qui consiste à se projeter hors de soi. En pistant loup et lynx autour de chez moi, ce projet n'a pas pour ambition de les photographier. J'ai beau le chercher – et je ne suis pas le seul – mais je ne le vois pas, car ces animaux sont passés maîtres dans l'art de l'invisibilité. C'est l'inquiétante étrangeté de cette omniprésence qui ne se donne que comme cachée ou dissimulée que je souhaite photographier.



SANS TITRE / 2020 / LA SENTE



Je rejoins Alice à Chandonne en milieu d'après-midi. Elle a 23 ans, elle est née ici et y a toujours vécu. Depuis deux ans, elle est couturière. C'est elle qui brode les logos de l'organisation qui est à l'origine du programme de surveillance de troupeaux. En comparant nos deux voitures, on décide rapidement d'utiliser son énorme pick-up Toyota pour monter à l'alpage. Tout en gérant sa conduite sportive sur des chemins vertigineux à peine plus large que sa voiture, elle m'explique pourquoi elle va aussi passer cette nuit de juin en montagne pour surveiller un troupeau. Sam, l'éleveur qui participe au programme, est un de ses amis. Elle veut simplement lui donner un coup de main. Elle évoque les conditions de travail difficiles de l'éleveur et l'importance de l'élevage dans la vallée. Alice ne se dit pas anti-loup mais, lors du référendum sur la chasse l'an passé, elle a voté pour que les loups puissent être abattus à titre préventif.

Nous quittons progressivement le massif forestier exploité pour entrer dans une végétation plus basse essentiellement composée de mélèzes.

L'alpage se trouve à 2100m d'altitude. Nous nous garons quelques mètres avant les derniers névés de l'hiver et terminons à pied. Le chemin est jalonné de crottes de Lagopèdes alpins. Plus loin, une crotte de loup et des empreintes sur la neige attirent notre attention. Elles sont anciennes, mais marquent de façon très visible notre arrivée dans le Pays du loup.

Les moutons ont été montés ce matin. Accompagnés de deux chiens de travail qui vont garder le troupeau pendant tout l'été, ils ont emprunté un sentier qui longe le torrent d'Aron entre Le Napas et la forêt du Revers. L'alpage est au pied d'une combe, deux torrents la délimitent. En face, se trouve le nord du massif du Mont-Blanc.

Le troupeau est rassemblé à deux pas d'une ancienne ferme aujourd'hui en ruine. Alice me dit qu'au début du 20ème siècle, avant qu'on extermine le loup de ces montagnes, les animaux étaient rentrés tous les soirs. Ainsi, il n'y avait quasiment pas d'attaques. Avec la disparition du loup et la motorisation permettant aux éleveurs d'être rapidement sur l'alpage, ces constructions sont maintenant dans un triste état.

Jérémie, le président de l'organisation, nous accueille avec un large sourire. Il est biologiste, vit dans la vallée et travaille à Lausanne. Il a grandi ici et connaît bien le secteur et ses habitants. Une journaliste de la RTS et une biologiste sont là pour réaliser un reportage. Le loup n'est pas médiatique qu'en France. Ce soir, c'est la première nuit de surveillance du programme récemment mis en place par l'association. Tout le monde discute, je reste un peu à l'écart pour admirer le paysage et cette combe que je vais habiter pendant quelques jours. Un Aigle royal arrive de la crête qui se situe au sud. C'est un juvénile, les tâches blanches des primaires internes ainsi que la bande blanche de la queue sont nettement visibles. Il plane au-dessus de nous avant de se poser sur un rocher à quelques mètres d'une cabane de chasse à peine visible dans la falaise. Je suis un peu perdu dans mes pensées quand on me souhaite de passer une bonne nuit aux côtés du troupeau. Jérémie et les deux journalistes descendent rejoindre la bergère.

Nous nous installons dans la tente. Alice et moi vidons nos sacs et rassemblons le matériel nécessaire pour la surveillance. Il fait très chaud mais la température va rapidement descendre. Nous prenons nos duvets, des vêtements chauds pour la nuit, nos frontales, jumelles thermiques de vision nocturne ainsi que de quoi faire du café. Nous descendons vers le troupeau et croisons la bergère. Elle s'appelle Justine et vient de Bretagne. Elle nous salue, mais ne s'attarde pas. Elle vient de passer la journée à garder les moutons et à préparer le parc qui va bientôt accueillir des bovins. Elle remonte vers une petite maison en pierre sans eau ni électricité où elle va passer les cinq prochains mois.

Il est 21h, quelques Merles à plastron s'envolent à notre passage. Nous ramassons quelques branches de mélèze et de l'herbe sèche pour allumer un feu. L'endroit que nous avons choisi pour poser notre camp pour la nuit est un rocher tabulaire surplombant le parc d'une trentaine de mètres. Nous n'aurons pas besoin de faire de ronde depuis ce point de vue. Nous posons nos sacs, Alice confectionne un foyer au pied de la roche et s'empresse d'allumer un feu. Avec mes jumelles, je scrute la ligne de crête derrière nous ainsi que la lisière de la forêt. Les premiers cerfs montrent leurs bois.

La nuit tombe. La chaîne des aiguilles qui se trouve devant nous est magnifique. Les derniers rayons de soleil éclairent les Grandes Jorasses. Les moutons commencent à se rassembler, encouragés par les deux chiens. Il s'agit de deux Saint-Bernard.

Nous discutons et alimentons régulièrement le feu. À chaque aboiement des chiens, nous inspectons les abords du parc. Généralement, il s'agit simplement de récriminations des chiens à l'encontre d'un mouton qui s'éloigne du troupeau. Parfois, les chiens aboient vers la forêt. Alice éclaire l'alpage avec une puissante lampe torche. Elle me dit que ce soir, avec notre présence, les loups ne pourront pas se servir.

Tout ce que nous faisons ici est diamétralement opposé à ce que je fais quand je piste. Ici, il faut dire au loup qu'on est là.

Nous restons ensemble deux heures à écouter la montagne et à l'observer en vision nocturne. Les étoiles illuminent le ciel. La voie lactée apparaît derrière nous. Vers minuit, Alice prend son tour de garde seule. Je me glisse dans mon duvet qui est déjà humide de rosée pour une courte nuit de deux heures. Je fixe l'immensité du ciel, mais rapidement, je m'endors. Je fais un rêve étrange. Je suis avec Émilie sous notre tente, je me réveille et en ouvrant la tente je vois un groupe de renards rayonnant d'une lumière rouge. Les renards encerclent notre tente. Ils marchent lentement et silencieusement. Émilie se réveille et me rejoint. Nous sommes maintenant tous les deux devant la tente. Jambes croisées, nous profitons de cet étrange spectacle.

Je me réveille. La rosée s'est transformée en fine pellicule de givre. Il est 2h15 du matin. Alice est cachée par le rocher. Elle est tellement proche du feu qu'un instant, j'ai l'impression qu'elle s'est assise dans le brasier. Elle se lève pour rejoindre sa tente et me dit simplement : « La nuit est calme ! ». J'alimente le feu et reste immobile en écoutant la nuit. En prenant les jumelles thermiques et en observant un cerf sortant de la forêt de mélèzes, je repense à mon rêve. Il apparaît dans les jumelles comme les renards dans mon rêve. Il y a trois ans avec Émilie alors que nous bivouaquions dans le Montana, nous avons été réveillés en pleine nuit par des coyotes qui hurlaient à la mort à quelques centaines de mètres de nous. Au réveil, le sol était recouvert d'empreintes. C'était notre première nuit en pleine nature dans l'Ouest américain.

Peu avant 3h du matin, j'observe dans la forêt de mélèzes un animal qui se dirige vers le parc. Son déplacement rapide face à moi ne me permet pas de distinguer clairement ses contours et son allure. Arrivé sur l'alpage, il s'arrête, bifurque et s'enfonce dans la forêt. De temps en temps, j'aperçois sa silhouette rouge et jaune entre les arbres. Il s'éloigne et disparaît. De l'autre côté, trois cerfs paissent le long de la Bisse du Vernay.

Je ravive le feu et prépare une cafetière que je pose directement dans le foyer.

Je somnole quelques instants assis à côté du feu. Le son de l'eau qui percole me réveille brusquement.

Vers 4h, la luminosité augmente, l'Aiguille d'Argentière n'est plus la masse noire et imprécise qu'elle a été pendant toute la nuit. Je commence à distinguer les glaciers des masses rocheuses et les frontales des premiers alpinistes constellent lentement le massif.

Les derniers cerfs rejoignent la forêt. Les premiers Pipits farlouses lancent leurs chants fins et aigus, les moutons s'agitent lentement et commencent à prendre de la distance avec le troupeau. Les chiens de travail s'allongent sur tout leur long dans l'herbe fraîche. Leur nuit et la mienne vont pouvoir bientôt commencer. À 6h15, Justine, la bergère, descend vers nous. Elle porte sur son dos

le parc qu'elle va installer aujourd'hui. Je réveille Alice qui sort rapidement de sa petite tente. Nous saluons Justine qui nous demande si la nuit a été tranquille. Notre réponse la satisfait.

Elle poursuit son chemin en nous disant qu'elle doit rapidement nourrir les chiens. Alice ne va pas remonter au camp, elle termine sa nuit ici. J'éteins les dernières braises, je fais mon sac et remonte avec peine les deux cents mètres de dénivelé pour rejoindre la tente. Autour de moi, les marmottes commencent à quitter leurs terriers, deux Linottes mélodieuses se posent sur un petit Pin arole. Le vol des Traquets motteux épouse le relief et un groupe de Chocards à bec jaune traverse le ciel. J'arrive au camp. Je pose mes affaires, déroule mon duvet. J'installe le panneau solaire pour recharger les batteries des frontales et des jumelles thermiques. Chaque matin, je dois compléter une fiche en indiquant les observations de la nuit, la photographier, l'envoyer à Jérémie et la ranger dans un classeur. C'est la première fiche de la saison :

« Nuit du 12 au 13 juin Alice G. & Guillaume G. Heure de ronde : 22 h – 6 h 30 Observation : RAS
Moyen(s) Engagé(s) : aucun ».

Je vais au torrent qui coule à quelques mètres de la tente pour m'asperger le visage d'eau fraîche et remplir ma gourde. Il est bordé de nombreuses Renoncules des montagnes. Plus loin dans la prairie, l'Arnica montana tend sa tige vers le soleil.

De retour à la tente, je m'allonge sur mon duvet. Les marmottes s'activent autour de moi et poussent leur sifflement caractéristique. Je ne trouve pas le sommeil. Je suis arrivé ici hier en fin d'après-midi et je n'ai qu'une idée en tête, c'est de me rendre sur la crête plus au sud afin de voir d'où est venu cet Aigle royal. Arrivé sur un sommet ou sur une crête, ma seule envie est d'aller voir ce qui se cache derrière la suivante. Je monte lentement vers le col en franchissant les névés. Certaines sont ponctuées par des pistes de loup, comme une écriture que je commence seulement à déchiffrer. La Gentiane des Alpes et le Génépi des glaciers sont les seules espèces végétales que j'arrive à nommer. Juste avant d'arriver au col, je lève un Lagopède alpin. Sa mue n'est pas complète, il porte encore quelques traces de son plumage d'hiver. Il se pose quelques mètres plus loin à l'ombre de la végétation. Je m'écarte et change de direction pour ne pas le déranger une seconde fois. Je longe la crête afin de rejoindre une combe où Jérémie m'a dit observer régulièrement des loups et des Tétrasyre. Il est presque 10h du matin, je ne me fais aucune illusion quant à mes chances d'observer l'une ou l'autre des espèces. Je veux seulement voir le territoire de la meute et essayer d'envisager les voies qu'elle peut utiliser pour se déplacer et pour rejoindre combes et vallons. Dans le ciel, des Martinets à ventre blanc semblent établir des records de vitesse. J'entends leurs ailes siffler au vent, tendues et courbées comme la corde d'un arc prête à céder.



SANS TITRE / 2020 / LA SENTE

Guillaume M. me rejoint sur le parking de la petite station de ski situé juste en dessous du col. Les vacances scolaires commencent la semaine prochaine, seuls quelques locaux sont garés sur l'immense parking. Guillaume M. vient de s'installer dans les Vosges après avoir passé quelques années en Savoie. Tous les deux, nous avons arrêté la pratique du ski de piste il y a quelques années. Nous passons maintenant plus de temps à monter qu'à descendre les pentes.

Nous appliquons nos peaux de phoque sous nos skis, réglons nos fixations et remontons la piste afin d'atteindre la crête. Rapidement, le bruit des remontées mécaniques est étouffé et seul subsiste le son produit par nos skis au contact de la neige. Comme souvent en cette saison, la visibilité est très mauvaise sur la chaume. Ce blanc dehors nous isole de notre environnement.

Nous ne nous suivons pas. Chacun trace sa piste à travers la neige croûtée. Le vent a formé des sastrugi au-dessus des plaques. Ces érosions de la neige causées par le vent sont très belles mais fatigantes à skier.

Au bout d'une heure, nous arrivons à la limite sud du Gazon. Nous allons redescendre vers le lac en empruntant une petite combe sans haute végétation. Après quelques virages, nous sortons de cet univers blanc et distinguons l'étendue d'eau et la vallée. Les sons sont différents, la neige plus agréable à skier, mais comme souvent sur le massif, les descentes sont courtes.

Nous entrons dans le sous-bois et suivons le sentier balisé qui permet de rejoindre la crête. La neige est bien tombée, l'épaisse poudreuse nous permet de glisser sans se soucier du pierrier. Nous croisons de nombreuses pistes de renard qui semblent indiquer une direction. Elles convergent toutes vers un jeune épicéa dont seule la pointe est visible. Le passage de nombreux animaux a tassé la neige autour de l'arbre. Des viscères sont éparpillés sur plusieurs mètres. Derrière l'épicéa, dissimulé sous la neige et coincé entre de grosses pierres, se trouve le cadavre d'une chevrette. Elle porte de nombreuses morsures. Sa gueule est broyée et une large ouverture est visible au niveau du cou. Les gigots ont été consommés. L'appareil digestif a été extrait et les végétaux mangés par l'animal tâchent de brun la neige environnante. Les morsures au cou présentent des grosses perforations réalisées par des canines puissantes. Je passe mon doigt dans ces orifices pour évaluer leur diamètre. Cela fait quelques mois que je piste le loup et c'est la première fois que je trouve une trace de sa présence. Le site a été piétiné par toute la forêt, quelques laissés de renard marquent le lieu. Je ne trouve rien ressemblant à un grand canidé. Pendant que je cherche une piste à suivre, Guillaume M. prend quelques photographies.

Nous laissons derrière nous la chevrette et contournons le lac. Une piste se distingue dans le talweg qui mène à un petit refuge. Elle est rectiligne, les pattes antérieures et postérieures se superposent avec exactitude. Au bout de deux cents mètres, la piste change de direction et trace vers un pierrier où de nombreux chamois trouvent refuge en été. La Grand-duc qui niche dans la falaise surplombant un lac d'une vallée voisine s'y pose et chante en automne.

Juste avant de filer sous les sorbiers, la piste se divise en deux. Deux loups étaient donc présents ici la nuit dernière. Ces deux pistes remontent la pente qui devient trop raide et dangereuse pour moi. Je les abandonne au pied des premiers blocs rocheux. Je rejoins Guillaume M.; nous décidons de passer par la forêt plus au sud pour contourner les roches et éviter de déclencher une coulée. En entrant dans le bois, le chant liquide d'une volée de Sizerins flammés nous arrête un instant. La crête apparaît rapidement

derrière les derniers arbres. Quelques vieilles tiges de floraison de Gentianes jaunes jalonnent la montée. Au sommet, nous réglons les cales de montée de nos fixations et bifurquons pour suivre la crête vers le nord. Rapidement,, nous arrivons au-dessus de la roche. Le point de vue attire beaucoup de monde. Les nombreuses traces laissées par les raquettes et les chiens domestiques ne nous permettent pas de retrouver les deux pistes que nous avons laissées plus bas. Nous poursuivons sur la ligne de crêtes. Le disque solaire apparaît à travers une épaisse couche nuageuse. Nous croisons quelques skieurs arrivant en sens inverse. Le bruit des perches du téléski nous indique la direction à suivre pour rejoindre le parking que nous avons laissé quelques heures plus tôt.



SANS TITRE / 2023 / LA SENTE



SANS TITRE / 2020 / LA SENTE





SANS TITRE / 2021 / LA SENTE



SANS TITRE / 2021 / LA SENTE





SANS TITRE / 2022 / LA SENTE

[...] de tous les animaux sauvages, le lynx est probablement le plus secret, le plus silencieux, le plus difficile à apercevoir. Non seulement il est rare (et de plus en plus rare), mais tout se passe avec lui comme s'il se donnait pour but de fortifier son aura légendaire d'être quasi invisible et insaisissable dont les apparitions, au sein même du territoire qu'il fréquente et qu'il a fait sien, sont irrégulières et furtives. Or c'est lui qui est en propre le sujet des photographies en noir et blanc prises pendant des années par Guillaume Greff aussi bien dans les Vosges que dans certaines aires des Alpes, tant en Suisse qu'en Savoie. Inutile de s'attendre à des portraits en bonne et due forme, nous montrant la merveilleuse silhouette, à la fois souple et trapue, ou la beauté bouleversante d'une face où, entre le regard hypnotisant et les oreilles munies de ces sortes de petits plumets qui les surmontent, la symétrie propre à toutes les bêtes semble s'être offert une apothéose qui équilibrerait la violence latente et la douceur enclose. Et en un sens bien sûr on la suggère, c'est que la lumière du jour, ordonnatrice reconnue du visible, est en fait un autre régime de dissimulation, qui ne nous laisse le plus souvent pour argent comptant que de faibles traces et des sillages effacés, hormis quelques cas exceptionnels vécus par les pisteurs comme des éblouissements.

Il s'ensuit pour le regard que nous portons sur le paysage une véritable conversion dont la photographie, avec sa patience et sa ténacité, est l'agent. Ce que nous voyons en effet, ce qui nous est proposé, ce n'est pas tant le paysage considéré comme le seuil d'une contemplation à la fois ample et détaillée, mais c'est la façon dont ce paysage – ou ce biotope – en s'ajoutant à la poursuite d'un animal qui l'habite en s'y cachant, devient l'espace d'une intensité suspendue et toujours à venir. Non que nous nous mettions à voir le monde comme le ferait un lynx, mais parce que tout ce qui advient, qu'on le voie ou ne le voie pas, s'inscrit dans un plan d'immanence qui est entièrement soutenu par la possibilité de son irruption. Peu importe que les traces qui incarnent cette éventualité sans fin repoussée soient discrètes, et peut-être au contraire le faut-il. [...]

Jean-Christophe Bailly,

Le pays du lynx est celui de son absence, [extrait], La Sente, 2025.



SANS TITRE / 2022 / LA SENTE



SANS TITRE / 2019 / LA SENTE



SANS TITRE / 2022 / LA SENTE



LA SENTE
POSTEFACE : Jean-Christophe Bailly
EDITEUR : Konschthal Esch
GRAPHISTE : Lia Pradal
500 exemplaires, première édition, 2025
ISBN : 978-99987-715-4-3







Envahir les images

« Parcourir pour s'inscrire », tel pourrait être le mot d'ordre du nouveau travail photographique de Guillaume Greff dans sa série *Lupina*. Fruit conjugué de multiples voyages à la découverte des territoires récurrents du lupin d'Alaska [Finlande, Islande, Groenland, Norvège] et de l'excavation des images d'archives de l'armée finlandaise à l'occasion du conflit avec la Russie en 1939-1940, le photographe trame en un récit complexe ses désirs narratifs et les traces et indices laissés dans la géographie historique du paysage par les tumultes de l'habitation humaine du monde. Paysages de guerre, paysages en guerre, résistance du paysage ou encore guerres pour le paysage : le sens de ces images est ainsi tout entier contenu dans les parcours qu'elles dessinent, dans les géographies qu'elles traversent, dans les territoires du sens qu'elles explorent. Les photographies de Guillaume Greff nous parlent ainsi tout autant de ce que nous faisons à la nature que de ce que nous nous faisons à nous-mêmes et à ceux qui partagent le monde avec nous. désormais singulièrement des échos de l'histoire.

Michaël Labbé



UNTITLED - SA KUVA / 2015 / LUPINA

«Marcher en forêt en compagnie de Guillaume Greff est source d'émerveillements. Sous la première couche de paysage que nous croyons voir, son œil, que je qualifierais d'absolu, débusque autre chose. Comme il porte en permanence cette attention extrême à ce qui l'entoure, à son Umwelt, l'invisible se dévoile. Et il nous dessille le regard... Sa décision de faire de sa pratique de naturaliste le moteur de son travail artistique (avec, par exemple, le projet La Sente sur le pistage du lynx et du loup) ne nous étonne guère. Avec la série Lupina (ne voir qu'un heureux hasard objectif entre Lupus et Lupina...), les territoires se sont multipliés. Mais c'est avec la même acuité, le même regard acéré et pourtant délicat, humble, distancié que, pour chaque site, il suit des traces, affûte son regard et fait le relevé de ses Vedute, ses points de vue sur ces paysages. Ce projet a démarré par une recherche sur des archives en Finlande. Puis de multiples voyages en Islande, au Groenland, en Scandinavie ainsi qu'aux États-Unis ont permis à Guillaume Greff de pister jusqu'aux confins des terres, les traces et indices laissés dans le paysage par l'habitation humaine. Traces d'intervention tangibles souvent, incongrues parfois, à bonne distance desquelles il se tient toujours, n'usant ni de pathos ni d'ironie, donnant à son image une forme de neutralité. Si la série s'intitule Lupina, c'est qu'il a vite réalisé que, en l'absence même de figure humaine, ces man's land traversés portaient une autre trace « naturelle-artificielle » du passage humain : ces champs de lupins d'Alaska dont les graines ont collé aux basques des constructeurs de routes, de voies ferrées... Pister ces lupins d'Alaska définit une sorte de parcours ; pour autant, les images récoltées dans ce sillage sont plutôt une suite d'états du monde, d'une beauté troublante.»



KRÖFLUSTÖÐ / 2016 / LUPINA



VÍK Í MÝRDAL / 2017 / LUPINA



UNTITLED - SA KUVA / 2015 / LUPINA



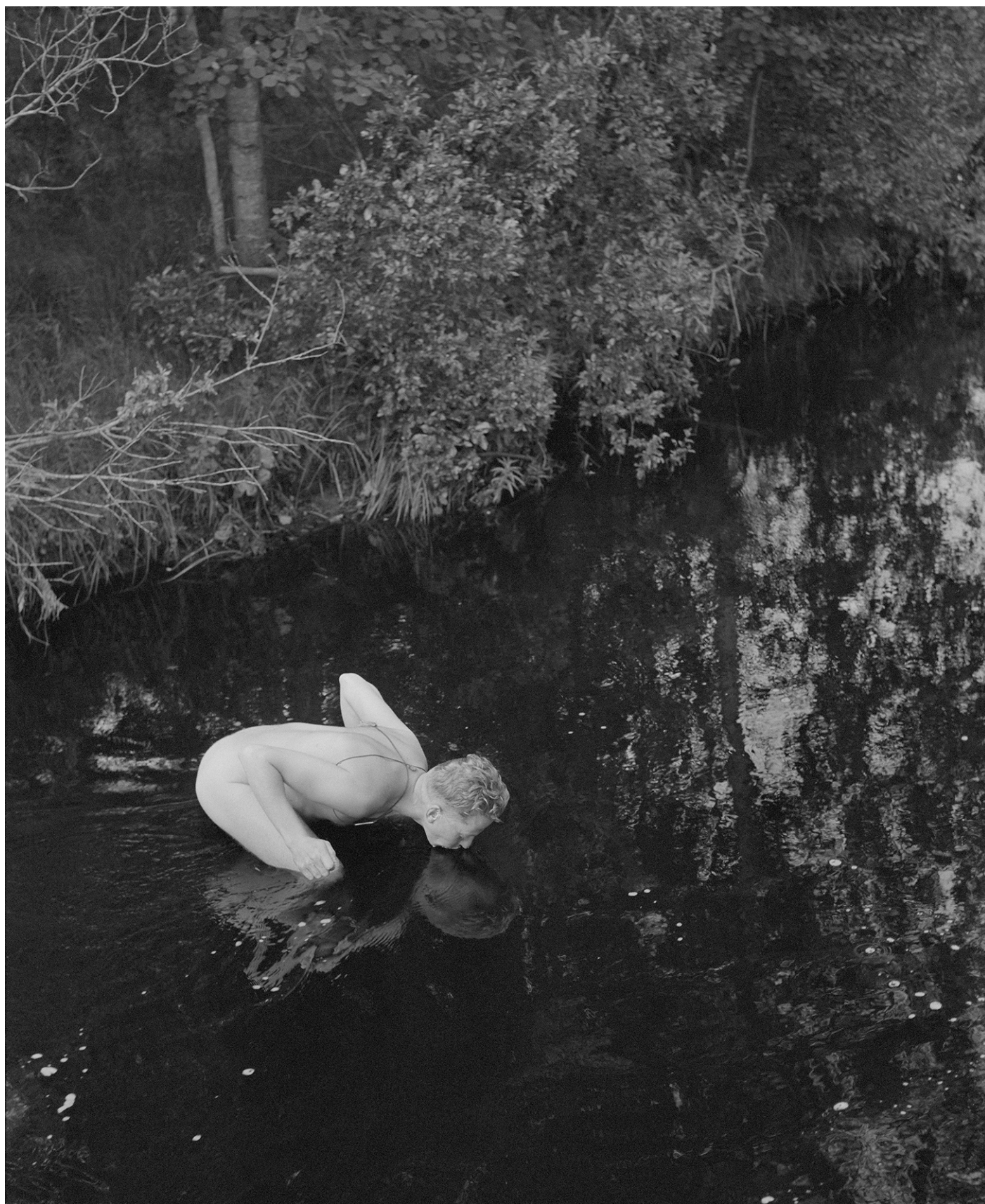
LINNAUNLAULU / 2015 / LUPINA



NUUGAARSUK / 2018 / LUPINA



NISKANSELKÄ / 2015 / LUPINA



UNTITLED - SA KUVA / 2015 / LUPINA



SILJA / 2017 / LUPINA



SODA BUTTE / 2018 / LUPINA



LIÓSAVATN / 2016 / LUPINA



LINNAUNLAULU / 2015 / LUPINA



UNTITLED - SA KUVA / 2015 / LUPINA



UNTITLED - SA KUVA / 2015 / LUPINA



KANGERLUSSUAK / 2018 / LUPINA

Please do NOT touch
cut-off electric wires



Please do NOT touch cut-off electric wires, 195 pages, exemplaire unique, 2017.

Press Release (Mar 11,2011)

The Effect of Earthquake Occurred in the Northern Part of Japan(as of 4:30 pm today)

A big earthquake occurred in the Miyagi Prefecture at 2:46 today. Due to the earthquake, about 4.05 million households are in power outage in our service area.

Due to the earthquake, our power facilities have huge damages, so we are afraid that power supply tonight would run short. We strongly ask our customers to conserve electricity. If you find any disconnected transmission lines, please do not touch them.

The effect of the earthquake to our facilities is as follows;

Fukushima Daiichi

- Unit 1,2,3 were operated and automatically stopped.
- Unit 4,5,6 are in regular inspection.

Fukushima Daini

- Unit 1,2,3,4 were operated and automatically stopped.

Kashiwazaki-Kariwa

- Unit 1,5,6,7 are in operation.
- Unit 2,3,4 are in regular inspection.

At all the nuclear power stations, monitoring posts, which monitor radiation through exhaust stacks have shown normal values. In other words, at the present, no radiation leaks have been confirmed.

(Thermal Power Stations)

- Hirono Unit 2,4 were stopped.
- Hitachinaka Unit 1 was stopped.
- Kashima Unit 2,3,5,6 were stopped.
- Chiba Unit 2-Group 1 was stopped.
- Yokohama Unit 8-Group 4 was stopped.
- Ohi Unit 2,3 were stopped.
- Goi Unit 4 was stopped.

(Hydro Power Stations)

- 15 power stations in Fukushima, 3 power stations in Tochigi, 3 power stations in Yamanashi, 1 power station in Gumma were stopped.

(Transmission and Distribution Facilities)

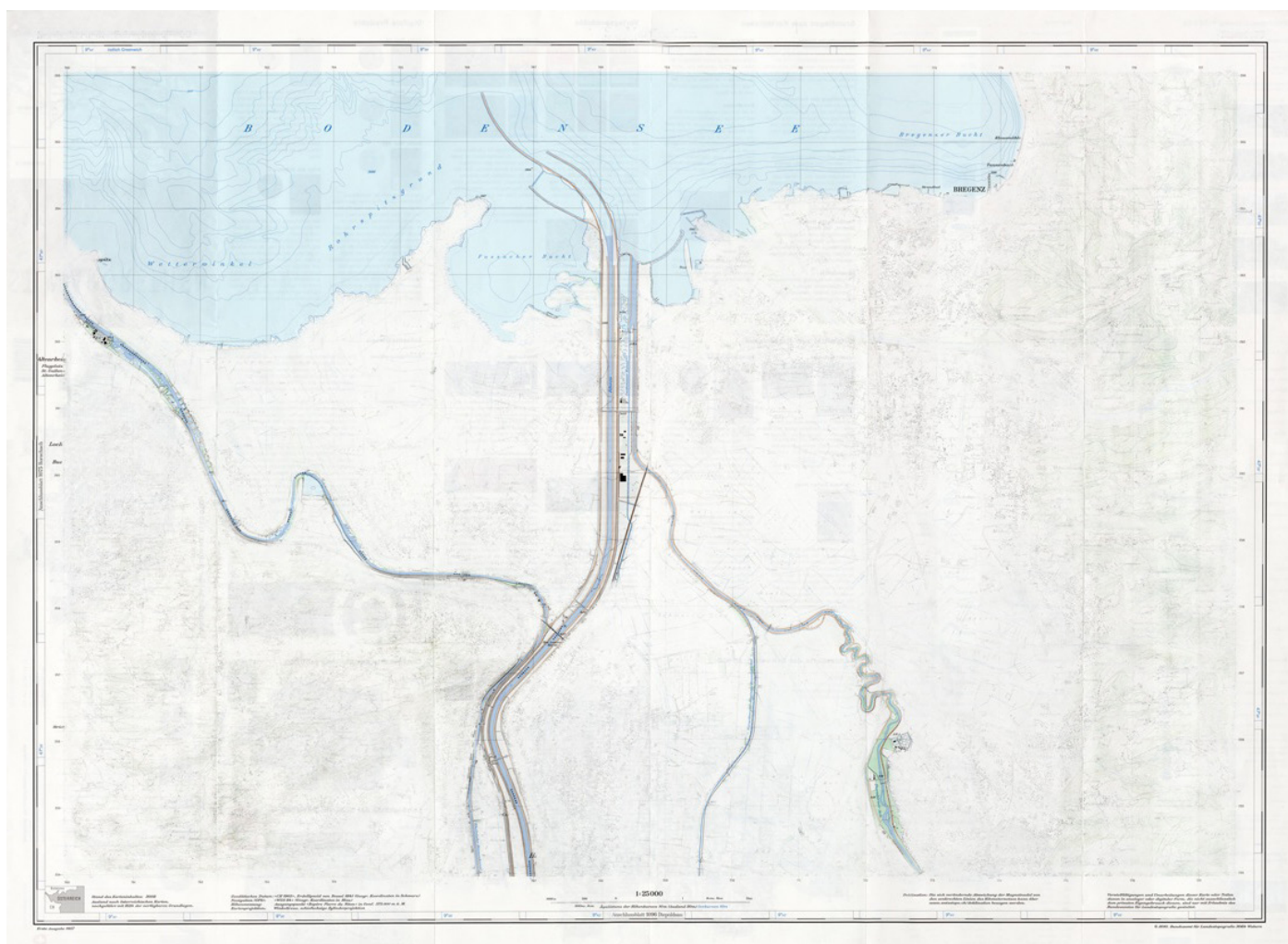
- Naka Distribution Facility was stopped.
- Shin-Mogi Distribution Facility was stopped.

(Others)

- At the service facility(not nuclear facilities) of the Fukushima Daini Nuclear Power Station, a small fire temporarily occurred but was extinguished at 4:07 pm.



rhin



Carte topographique de Sankt Margrethen gommée, 2013.

C'est une expérience étrange que de parcourir un fleuve sur sa totalité sans jamais vraiment prendre le temps de le regarder couler. J'ai pourtant entendu le grondement des galets à Talins juste avant la jonction des deux Rhin quelques kilomètres en amont de Chur et je l'ai cherché dans les eaux du lac de Constance, en Autriche non loin de Bregenz. Ce fleuve, je l'ai longé sur environ 1300 km, de sa source dans les Grisons jusqu'à son embouchure en Mer du Nord.

Je n'ai pas cherché dans mon projet l'accumulation ou l'épuisement comme a pu le faire d'une façon magistrale Claudio Magris dans son «Danube». Sans manquer de respect ni sans aucune arrogance j'ai choisi de lui tourner le dos et j'ai préféré parlé de ses affluents, des champs qui le bordent, des villes qui s'y sont agglutinées, de la façon dont on le traverse et de l'Histoire qui le hante. J'ai photographié des traces et des empreintes laissées dans le paysage et dans le temps afin d'essayer de comprendre et de montrer les éventuelles influences du fleuve.

La communauté esthétique qui ressort de ce projet montre inévitablement la segmentation que fait la géographie du fleuve en plusieurs parties. Mais malgré ce morcellement le Rhin draine quelque chose de commun ; comme un murmure permanent perceptible tout au long de son parcours, aussi bien dans sa partie alpine que jusque dans ses méandres nordiques.



AALBURG / NOORD-BRABANT / NETHERLANDS / 2013.



ZUIDELIJKE RANDWEG / MOERDIJK / NOORD-BRABANT / NETHERLANDS / 2013



FLIMS / SWITZERLAND / 2013.



SÄGAWEIER / LIECHTENSTEIN / 2013.



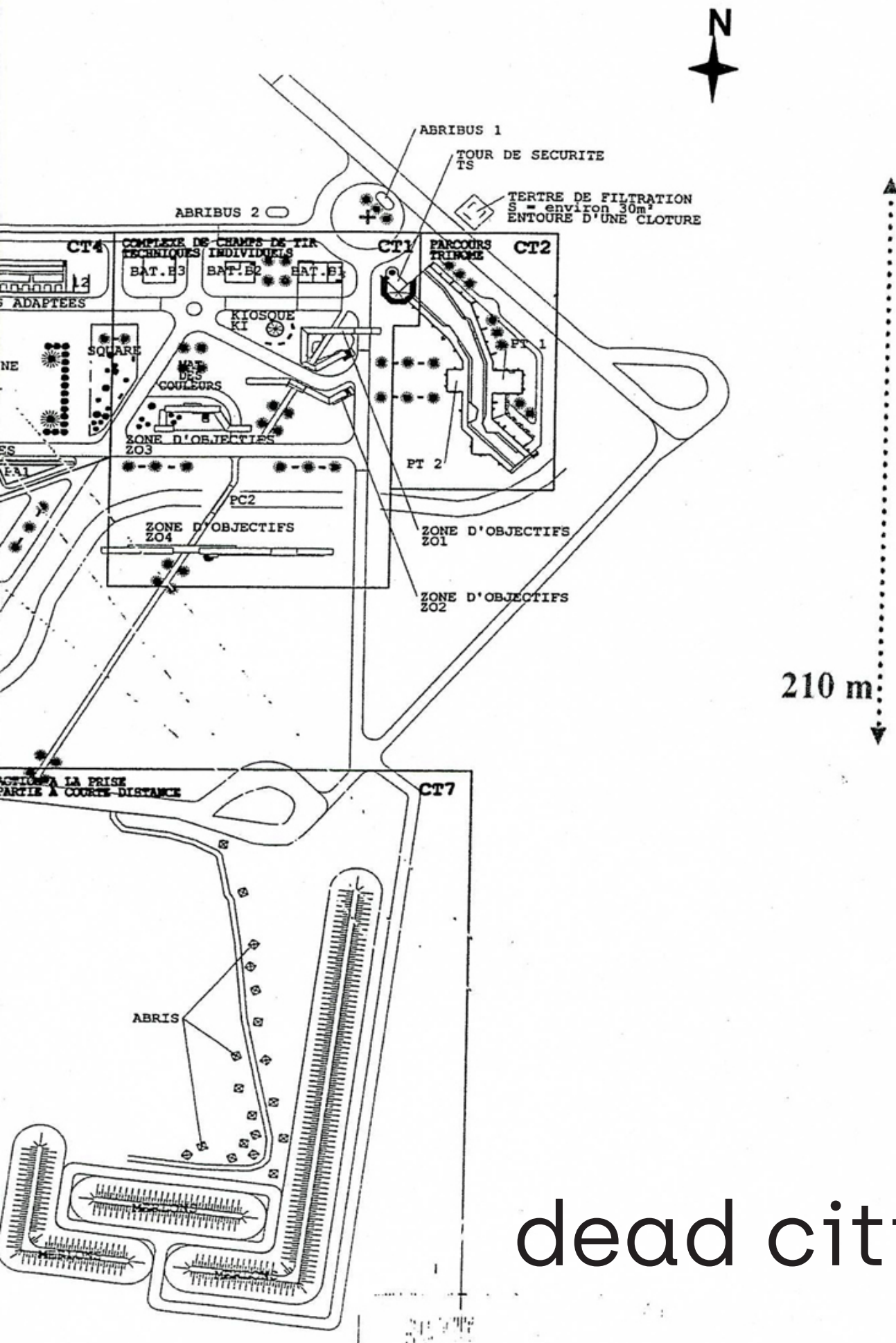
OSSENBERG / NORDRHEIN-WESTFALEN / GERMANY / 2013.



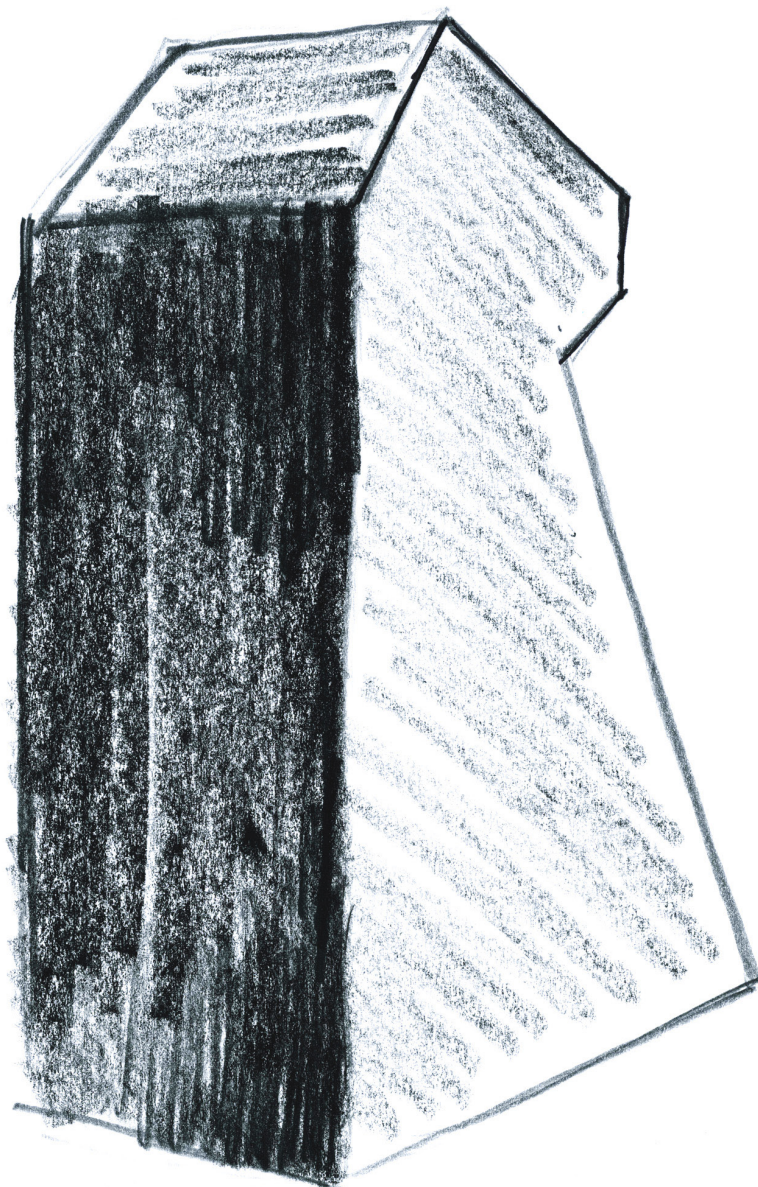
RIJKSWEG / OOSTERLAND / NETHERLANDS / 2013.



ZUIDELIJKE RANDWEG / MOERDIJK / NOORD-BRABANT / NETHERLANDS / 2013



dead cities



« Neutraliser », telle est l'expression utilisée régulièrement pour décrire l'action des forces armées venant à bout de leur adversaire au cours d'un conflit. Or, cette action – qu'il s'agisse d'une guerre proprement dite ou d'actes de répression – peut s'exercer n'importe où : son principe même est celui d'un théâtre des opérations polymorphe et changeant, illimité en droit comme en fait. Pourtant, l'idée est venue que ce théâtre avait des formes récurrentes et qu'il existait donc une sorte de scène idéale de la neutralisation et de l'exercice de la force et que, par conséquent, il était possible de construire, pour l'entraînement, un modèle spatial susceptible de produire de façon efficace les cadres ou le décor des actions les plus fréquemment menées. Alors que jadis on pouvait pour l'essentiel se contenter des campagnes ou de zones sauvages, l'omniprésence du fait urbain [y compris dans la réalité des conflits modernes] a conduit à créer des villes ou des fragments de ville qui seraient comme une maquette grandeur nature du théâtre des opérations, une cité idéale en somme, mais du point de vue de la police ou de l'armée.»

Jean-Christophe Bailly, « La ville neutralisée » in Guillaume Greff, *Dead Cities*, [Tome I, Jeoffrécourt, p. 62-63]
KAISERIN EDITIONS, 2013



UNTITLED / DEAD CITIES / 2011.



UNTITLED / DEAD CITIES / 2011.



HYSSOP / DEAD CITIES / 2011.



UNTITLED / DEAD CITIES / 2011.



UNTITLED / DEAD CITIES / 2011.



HYSSOP / DEAD CITIES / 2011.



UNTITLED / DEAD CITIES / 2011.



UNTITLED / DEAD CITIES / 2011.



UNTITLED / DEAD CITIES / 2011.



DEAD CITIES

POSTEFACE : Jean-Christophe Bailly

EDITEUR : Kaiserin Editions

GRAPHISTE : Didier Fitan & Arnaud-Pierre Fourtané

500 exemplaires, première édition, 2012

ISBN : 978-2-9539867-2-3



vues d'expositions

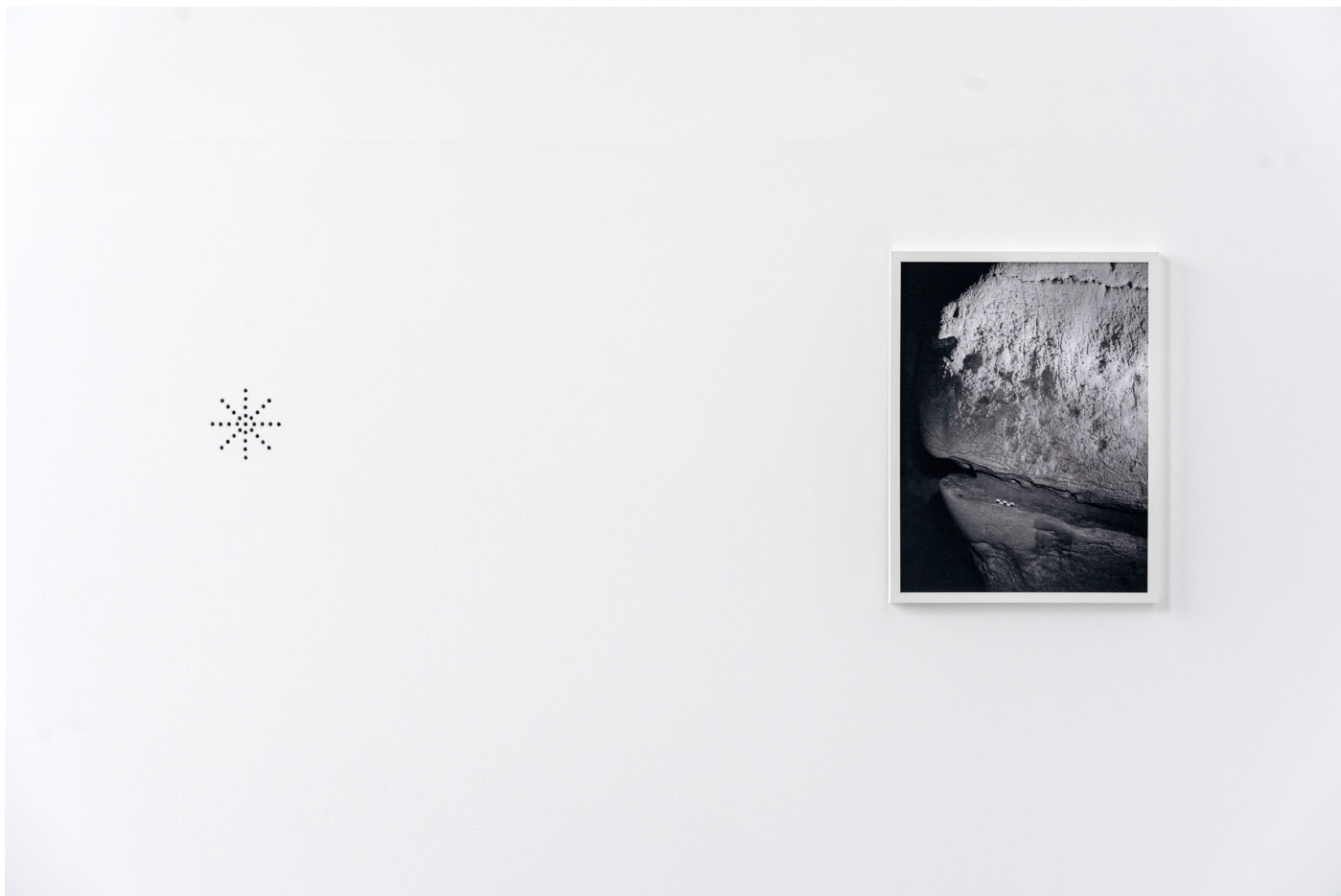
[c] Christof Weber



LA SENTE / KONSCHTHAL ESCH / LUXEMBOURG / 2025. [c] Christof Weber







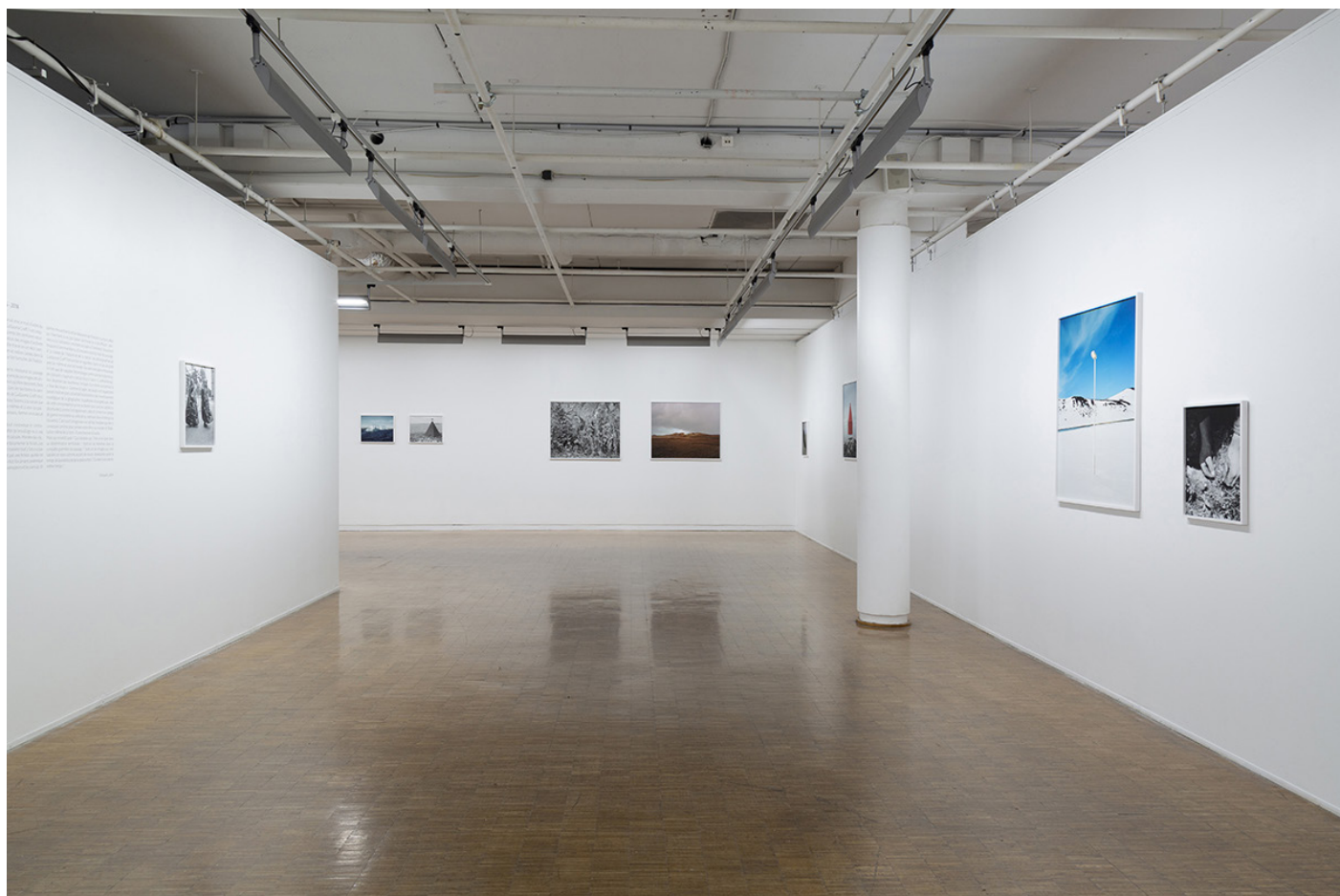
LA SENTE / FRAC ALSACE / 2024. [c] Pierre Rich





LUPINA / LA FILATURE / MULHOUSE / 2018.





LUPINA / LA FILATURE / MULHOUSE / 2018.





DEAD CITIES / KÜNSTLERFORUM / BONN / 2013.



DEAD CITIES / FABRIKCULTURE / HEGENHEIM / 2017.



RHIN / CENTRE NATIONAL DE L'AUDIOVISUEL / LUXEMBOURG / 2015.
[c] Romain Girtgen





guillaumegreff.com
guillaume.greff@gmail.com
+33650432547